

Les pouvoirs insidieux des hommes ordinaires pendant la dictature militaire au Brésil – 1964-1982*

Marion Brepohl
Universidade Federal do Paraná

*De la rivière, qui charrie tout, l'on dit qu'elle est violente.
Mais personne ne dit qu'elles sont violentes les marges qui la compriment.*

Bertold Brecht

Analyser le comportement des individus qui ont volontairement collaboré à la surveillance et à la répression exercées par la Dictature militaire au Brésil (1964-1983) peut se réaliser, pour une part, grâce aux *lettres de dénonciation* retrouvées dans les archives du Département de la Police Politique au Brésil¹. Dans ces lettres, ce qui a retenu mon attention, c'était le fait que, dans la plupart des cas, les personnes dénoncées comme ennemis ou adversaires étaient issues du même milieu social ou professionnel que ceux qui s'instituaient alors en collaborateurs des institutions publiques et en partisans du régime politique dictatorial. Les personnes incriminées étaient présentées par les *collaborateurs* comme des opposants radicaux au Gouvernement et capables, de façon pernicieuse, par l'usage de procédés secrets et fourbes, de mettre en péril l'ordre social établi, – ce, indépendamment du rôle qu'ils jouaient éventuellement ou effectivement.

Participant à la construction d'une histoire politique de la répression, l'étude du langage adopté par les tenants anonymes de la collaboration – dans la désignation des cibles de leur soupçon ou à propos des accusations comme au vu de leur trahison constante des principes de la république et de la cruauté avec laquelle ils entreprenaient d'imposer leurs perceptions –, pourrait être éclairée par les observations et analyses que Michel Foucault avait présentées dans *La vie des hommes infâmes*, cet article ayant pour objet d'étude les *lettres de cachet* utilisées par la police au XIX^e siècle. Dans cet article, Michel Foucault s'attache, pensons-nous, à démontrer les accointances, la solidarité entre pouvoirs officiels et pouvoirs diffus au sein de la société civile, au sein du corps social. Il relève que le même pouvoir « qui a guetté ces vies (la vies des hommes infâmes), qui les a poursuivies, qui a porté, ne serait-ce qu'un instant, attention à leurs

* Article publié à l'origine dans la revue *Droits et Cultures - Droit et cultures*, 57 | 2009, 217-224 - <http://journals.openedition.org/droitcultures/1366>. Publication autorisée par l'auteur

¹ Lettres de dénonciations envoyées au Département de l'Ordre Politique et Social du Brésil – DOPS, 1970-83.

plaintes et à leur petit vacarme », s'est emparé d'eux pour établir un ensemble de savoirs et les rendre aptes à gérer leur vie quotidienne ²

L'hypothèse retenue pour entreprendre une étude du pouvoir des « hommes ordinaires » sous la dictature au Brésil est que ce langage, inspiré par les discours de pouvoir *officiel*, pourrait refléter la force d'influence, le pouvoir que ces hommes voudraient exercer pour et par eux-mêmes.

Dans un autre article, « Les anormaux », Foucault s'essaie à expliquer les fonctions de la *basse bureaucratie*, dont la caractéristique principale est la *médiocrité*. Elle exerce un pouvoir qu'il estime burlesque et ridicule parfois aux confins du tragique³. Quelques exemples tirés des lettres de dénonciation analysées peuvent s'inscrire dans ce registre : – une école maternelle a été dénoncée parce que sa structure administrative était organisée comme une coopérative et parce qu'y était enseigné aux élèves (âgés de 4 à 7 ans) le marxisme ; – la censure d'une chanson au titre évocateur : *Torture d'amour* sembla nécessaire ; – le livre de Eça de Queiroz, dont le titre était *La Capital* devait être interdit, une confusion avec la somme de Karl Marx, *Le Capital* étant toujours possible.

Les dénonciations anonymes et ciblées sont-elles toujours le fait de personnes médiocres, nulles, pauvres, ignares ? Peut-être. Sans doute non. Leur étude n'est en rien inutile. Les individus qui les profèrent nous suggèrent l'existence de *pouvoirs insidieux*. Et ainsi dotés de fonctions occultes et de facultés de malveillance, ils peuvent diffuser des sentiments de crainte, des réactions de peur et, par leur répétitions, justifier l'arbitraire d'une société autoritaire ou inciter chacun à adopter des comportements d'autocensure. Il s'agit donc dans cette étude de s'intéresser aux individus anonymes, à ces « hommes ordinaires » qui, paré du masque de l'anonymat, développent des traits de personnalité qui leur permettent de transgresser les principes et les valeurs de la convivialité sociale.

[Le masque de l'anonymat](#)

Le « collaborateur » – homme apathique, hostile à la pensée intellectuelle –, est un parvenu, un *apolitique* dont la violence est réprimée. En bref, il a le profil de la personnalité autoritaire. Une série de questions interfère pourtant : relève-t-il d'une catégorie sociale spécifique ? Quelles sont ses origines sociales ? Quelles sont ses motivations ? Ce type de personnalité peut-il faire l'objet d'une généralisation sociologique ? Constitue-t-il un groupe social ?

La question de l'anonymat est cruciale. Selon Arendt, l'anonymat possède un caractère profondément paradoxal. Si une telle condition humilie l'homme ordinaire, d'un autre côté, elle l'encourage. Cet individu n'a pas besoin de rendre compte de ses actions face à l'opinion publique. Ses actions ne sont pas prises en considération par les institutions ; l'homme ordinaire n'est pas appelé à assumer la responsabilité de ce qu'il fait subir à

² Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », *Les Cahiers du Chemin* n°29, 15/01/1977, p. 16

³ M. Foucault, *Os anormais*, São Paulo, Martins Fontes, 2002, p. 16 et s. (*Les anormaux*, Paris, Seuil, 2001).

l'autre puisqu'il reste anonyme. L'anonymat est une condition essentielle du processus de la délation⁴.

Dès que la délation, la dénonciation anonyme, sont accueillies, légalisées ou non, dès qu'elles sont reconnues et entendues, la fonction de l'État se transforme : au lieu de protéger chacun et tous contre les effets pervers et criminels de ces modes d'accusations ou de ces formes de réquisitoires anonymes, il encourage tout individu à s'y impliquer. Et « sans se faire connaître », le collaborateur commet un crime en faveur du régime. C'est un forfait qui, lorsque l'anonymat est levé envers les seules autorités publiques – et non à l'égard de celui qui subit la dénonciation sans pouvoir y parer ni se défendre, condamné qu'il est par ce seul acte de délation –, sera récompensé par le biais de *faveurs*. La simplicité de ce schéma n'est qu'apparente. C'est à cause de ce jeu permanent entre anonymat de la dénonciation et révélation de sa personne envers les représentants du pouvoir que la Dictature, autoritaire ou totalitaire, incite autant à la résistance qu'à la collaboration. Les collaborateurs de la dictature sont ainsi à la recherche de *faveurs* qui les rehausseraient dans leur estime de soi...

Plus qu'à titre simplement opportuniste, les hommes ordinaires adhèrent rapidement à la Dictature. S'identifiant à leurs chefs, faisant leur l'idéologie diffusée, fondamentalement acquis à la mentalité autoritaire, ils aspirent comme tout dictateur à l'ordre... et, par là, à la sécurité d'une classe sociale donnée, de quelques-uns.⁵ Si leur collaboration s'exprime par la délation à défaut de pouvoir directement participer aux actions d'éclats du maintien de l'ordre, ces hommes ordinaires conquièrent ainsi leurs lettres de noblesse, pourvus enfin de la sensation et de l'illusion du pouvoir, rêvant de l'exercice d'un pouvoir sur autrui, c'est-à-dire de nature identique à celle de leurs chefs. Certes, il ne s'agit que d'une illusion. Pendant la Dictature militaire au Brésil, ces auxiliaires du régime ne vivaient que des vies quotidiennes quelconques. Des fonctionnaires spécialisés avaient en charge la conception, l'organisation, les opérations du système répressif ; y contribuaient les spécialistes de la police politique, des enquêteurs, des interrogateurs, des capteurs, des geôliers, des médecins, etc.⁶ Les *services d'intelligence* recevaient et déposaient pourtant dans leurs archives toutes les sources d'informations leur parvenant dont les lettres émanant des collaborateurs volontaires, souvent accompagnées de photos, de documents ou d'objets personnels appartenant aux victimes de leur dénonciation.

Le Gouvernement lui-même incita à la pratique active de la dénonciation de la part du citoyen. Il parvint à faire de cette « collaboration » un outil essentiel de dislocation sociale en se livrant à une propagande intensive contre l'opposition. Cette propagande faisait de chaque individu un suspect et de chaque individu soupçonné ainsi de subversion un terroriste potentiel qui menaçait toute la société brésilienne, comme le prouve un document du *Service National des informations* de l'année 1970 :

⁴ Hannah Arendt, *Responsabilidade e julgamento*, São Paulo, Companhia das Letras, 2006. p. 81 et s

⁵ Theodor Adorno, *Authoritarian personality*, New York, John Wiley & Sons, 1964, 2 vol

⁶ Sur la structure du système répressif au Brésil, voir : M. Brepohl De Magalhaes, « A lógica da suspeição : sobre os aparelhos repressivos à época da ditadura militar no Brasil » *Revista Brasileira de História*, v. 17, n° 34, p. 203-220, 1997.

« Les terroristes jouent sur la peur et la panique. Il faut rester un peuple uni pour les combattre (...) »

Si vous voyez quelqu'un ayant une attitude suspecte, prévenez tout de suite la police. Les autorités officielles vous donnent toutes les garanties, y compris celle de l'anonymat.

Apprenez à lire des journaux, à écouter la radio et à regarder la télévision avec la plus grande attention. Apprenez à déchiffrer des messages secrets dans tout ce que vous entendez (...)

Apprenez à mémoriser les visages d'individus suspects ; observez leurs objets et leurs voitures. Soyez attentif à ceux qui se trouvent dans la rue, dans les cafés, dans les bâtiments commerciaux et résidentiels, dans les banques, dans la foule (...)

Les autorités officielles vous donnent toutes les garanties, y compris celle de l'anonymat.

Notre désunion sera la plus grande force de notre ennemi. Si nous savons rester informés, fidèles et unis, personne ne nous vaincra »⁷

Cette propagande s'adressait à ces hommes ordinaires en recourant à un langage alarmiste clinquant de vigilance, un langage typiquement terroriste. Il s'agit d'une stratégie dont le but est de provoquer, de la part des gouvernements autoritaires, un état de panique constant pour s'assurer de la surveillance des opposants reconnus comme tels et de la désignation des opposants éventuels. A mon avis, tous sont épouvantés (*todo o terrorista é um aterrorizado*). Encouragés par ce langage inquisitorial et tyrannique, peut-être pour ne pas être désignés comme ennemis de l'intérieur, certains citoyens, hommes ordinaires, se décidèrent alors à collaborer par l'envoi de lettres anonymes.

Ces lettres anonymes, parfois signées seulement du prénom, d'initiales ou recourant à des pseudonymes signifiants tels que « Un Patriote », « De Qui Aime le Brésil », « Un Homme au Service de la Révolution », « Un Brésilien paniqué », furent envoyées à la police pour servir le pouvoir, en accentuant son caractère répressif. Ces lettres s'accompagnent d'une très grande violence verbale. Les personnes victimes de dénonciation sont objet de dénigrement, de médisances et de calomnies. Elles sont qualifiées d'ignominieuses ou d'abjectes, de négligées ou de sales, de dissolues ou de dépravées, de paresseuses, de dangereuses, de perturbatrices de l'ordre. Injures racistes et insultes cruelles se succèdent. Par exemple: « J. P. n'est rien de plus qu'un sale nègre », « ce salaud de juif », « mon mari m'avait trahi et il n'est qu'un communiste » ; « D. B. fait n'importe quoi uniquement pour troubler l'ordre », « les étudiants ne veulent rien sauf prendre des drogues ». Ces expressions renvoient à celles que rapportait Michel Foucault, à propos des lettres de cachet émanant elles aussi de l'abjection d'hommes obscurs :

⁷ Serviço Nacional de Informações – SNI. DEAP/DOPS, 1970

« (...) traversés d'une certaine ardeur, qu'ils soient animés par une violence, une énergie, un excès dans la méchanceté, la vilénie, la bassesse, l'entêtement ou la malchance qui leur donnait aux yeux de leur entourage, et à proportion de sa médiocrité une sorte de grandeur effrayante ou pitoyable »⁸.

Ces lettres ne sont que des participations infimes mais indispensables au pouvoir répressif. Les stéréotypes fortement péjoratifs, les paroles grossières, la mesquinerie et les préjugés permettent ainsi à la société de tolérer l'arbitraire des prisons, voire les excès de la torture, quand sont en cause ceux qui représentent le risque d'une remise en cause radicale de ses fondations (vagabonds, dépravés, pervers, noirs, juifs, miséreux). La violence dans ces répétitions successives, l'utilisation d'associations stigmatisées, chargées de lourds préjugés racistes, sexistes, antisémites, etc., présents dans l'imaginaire social (*noir/saleté, juif/avarice, femme/sexualité exacerbée*) menaient progressivement à la violence physique.

Les cibles du collaborateur

Couvert par son anonymat « garanti par les autorités », le collaborateur agit seul. Ses desseins, ses stratagèmes pour surveiller autrui, les liens qu'il entretient avec la police politique, les indices qu'il recueille à partir des soupçons qu'il nourrit, les pièces et les documents qu'il ajoute à la dénonciation sont le résultat de délibérations solitaires, tributaires de ses jugements les plus subjectifs. Il ne parle de ses soupçons qu'à la police politique. Ce qui n'est au départ qu'une opinion personnelle, devient, dans et par ces lettres, une sentence implacable. On découvre ainsi que les dénonciations sont souvent constitutives d'injonction de faire à l'endroit des agents et parfois alliées à l'exigence d'une peine : « il faut qu'il soit pris », « il faut qu'il soit interrogé », « il faut qu'il soit torturé pour avouer ses crimes », « il faut qu'il soit mis sous surveillance »⁹

L'homme ordinaire devenu collaborateur exerce son pouvoir de nuisance sur son propre milieu social et dans son propre environnement de proximité. Des voisins, des collègues, des familiers sont la cible première de ses soupçons et de ses accusations. On le déduit aisément en raison de l'intimité qu'il semble avoir avec les suspects qu'il désigne dans ses lettres, en raison de la connaissance qu'il révèle de leurs habitudes les plus intimes (préférences, goûts, comportements), les plus quotidiennes (emploi du temps, trajets,), les plus communes (loisirs, fréquentations). Le collaborateur prétend ainsi gouverner son petit monde et, à ses yeux, il le fait effectivement puisqu'il établit seul les liens entre ce monde qui l'entoure et qui lui est proche et le monde du pouvoir qui, lointain et admiré, est au-dessus de tous. Il s'arroge ainsi le pouvoir d'interdire, d'arrêter, de tuer... Toutefois, en dépit de ces éléments qui rattachent l'homme ordinaire devenu collaborateur à sa famille, à son travail, à ses lieux de loisirs, durant toutes ces années de dictature, la cible principale de sa persécution est le « vrai » communiste.

⁸ M. Foucault, *op.cit.* p. 16.

⁹ DEAP/DOPS, Dossier *Cartas diversas*, Curitiba, Parana, 1974-1982

L'image du communiste au Brésil ne se dessine pas uniquement dans un sens politique. Cette image fut d'ailleurs très influencée par la propagande nord-américaine d'inspiration fondamentaliste. Selon ce courant religieux, les communistes représentaient l'incarnation du *Diable* (sans doute parce qu'ils prêchaient aussi l'athéisme) d'où la conviction de que la Guerre Froide était au sens littéral une guerre sainte¹⁰, la guerre du Bien Absolu contre le Mal Absolu.

Or, si le communisme est le Mal qu'il faut exorciser, qui peut l'incarner aux yeux des collaborateurs ? Quel est cet *autre* dont il s'agit, pour eux, de se défendre ? Trois figures forment ce type d'individus selon notre analyse : la femme, le jeune rebelle et l'étranger.

De quel type de femme s'agit-il ? La femme qui est la cible de la violence verbale du délateur, c'est la femme savante, l'intellectuelle, la philosophe, c'est celle qui réfléchit tout haut, c'est la femme *politisée*. Quand elle est dite « communiste », elle est déjà jugée : sa vie privée se sexualise et se déroule en des lieux de débauche – comme si l'activité politique était autant la conséquence que la cause d'une vie sexuelle débridée. Si les hommes diffusent leurs idées à travers l'action politique militante convaincant ainsi d'autres citoyens à les rejoindre dans l'action, la femme recourt, quant à elle, à la séduction ; elle se vautre dans l'adultère ou se rend coupable d'amours illégitimes, elle se livre à la prostitution, elle se drogue ; elle est en même temps dépravée et dangereuse. Elle est avant tout une femme dégradée parce qu'elle a délaissé sa famille pour défendre ses idées, elle a abandonné son foyer, sa vraie place dans la société.

Le jeune rebelle, lui, est d'emblée considéré comme un élément perturbateur de l'ordre. Il vit dans l'action. Il se mobilise dans les manifestations, dans les conférences, à l'université. Il se procure des livres censurés. Il fait du théâtre, il parle avec éloquence. Il possède une force intérieure menaçante, même pour les forces de police¹¹. Élément combatif et puissant de la guerre révolutionnaire, viril et intrépide, le jeune rebelle est souvent issu du mouvement des étudiants. Il est la cible préférée, de l'avis des collaborateurs du régime militaire aussi bien que des autorités officielles, de ceux qui diffusent le communisme.

L'étranger. Qui est-il, qui sont-ils ? Les images véhiculées par les propagandes sont simplistes et lourdement pétries de préjugés, marquées par la méconnaissance de l'Histoire, de l'histoire des migrations comme de l'histoire du Brésil. Sous la Dictature militaire, pour le collaborateur, les descendants d'immigrés, arrivés au Brésil il y a un siècle, demeurent des étrangers. Ceux qui viennent de l'Europe de l'Est sont considérés comme des communistes même si leurs grands-parents émigrèrent au Brésil avant l'avènement du communisme au XIX^e siècle ou pour fuir le régime soviétique au début du XX^e siècle. Les descendants des Allemands ou des Italiens sont considérés comme des fascistes, les juifs, comme des indésirables, et les Asiatiques, comme des inférieurs.

Ces trois figures représentent, dans leur ensemble, un même acteur : *l'autre* de la vie des hommes ordinaires. La haine nourrie à l'endroit de cet autre naît de ces mécanismes de projection que Peter Gay rappelle :

¹⁰ M. Galdino, *O significado das seitas fundamentalistas*, Rio de Janeiro, Vozes, 1994.

¹¹ « Entretien avec Adir Fiuza de Castro, Directeur du DOI /CODI de 1972 à 1975 ». In: C. M. D'araujo et *all.*, *Os anos de chumbo*, Rio de Janeiro, Relume-Dumara, 1994, p. 207.

« Dans une longue étude clinique datant de 1895, [Freud] affirma que, lorsque leurs griefs ne se justifient pas par l'existence d'une exploitation ou d'une persécution réelles, les peuples qui se découvrent un ennemi y parviennent par le biais de la procédure psychologique de la projection. Grâce à ce procédé, l'esprit rejette les pensées ou les souhaits qu'il juge inacceptables et les projette en direction du monde extérieur, et tout spécialement d'un autre dont l'existence devient dès lors bien utile (...) au cours de ces années fondatrices de la théorie psychanalytique se mirent en place les contours essentiels du phénomène projectif : un phénomène qui allait tout à la fois excuser l'exercice de l'agressivité et le nourrir »¹².

Ces images de *l'autre*, que ce dernier soit la femme qui s'intéresse prétendument au sexe, le jeune rebelle qui se mobilise en résistance aux interdits ou l'étranger qui trouve au Brésil sa nouvelle patrie, ne pourraient-elles être révélatrices justement de ce que le collaborateur désire mais qu'il se sait incapable ou ne se sent pas capable, en fait ou en droit, de posséder ? Pourraient-elles s'expliquer par le phénomène de l'apathie que Micheline Enriquez analyse en ces termes : « *ne rien s'approprier, être toujours vide, inerte, ne rien sentir, ne rien entendre, c'est la mort, mais c'est aussi la sécurité* »¹³

A l'apathie, il faut associer l'avantage de l'anonymat, anonymat qui décharge le collaborateur de la responsabilité de répondre de ses actes. Les collaborateurs peuvent agir selon leurs sentiments qui se trouvaient jusqu'alors réprimés, se livrer aux vengeances les plus mesquines et aux effets les plus impitoyables, et surtout – ce qui pouvait le plus intéresser les autorités officielles – établir les liens entre violence physique et violence verbale, tissant de cette façon, la trame de la cruauté...

Un fragment d'une lettre de dénonciation envoyée au DOPS apparaît alors profondément révélateur de ces dysfonctionnements majeurs de la socialité. Malgré son incongruité, – il s'agit là sans doute de la lettre d'un individu mentalement dérangé – cette lettre symbolise, en même temps, l'absence de surmoi et un désir primitif de violence. Dans cette lettre de 8 pages, manuscrite, son auteur, après avoir livré 22 noms de suspects, après avoir décrit minutieusement les actions subversives de chacun et donné leurs adresses, âges, professions, finit par réclamer, à titre de rétribution des services rendus au gouvernement par son activité délatrice, la protection du gouvernement *contre son propre père* :

« Un homme terrible, confident de Salazar et de Hitler, un homme qui soutient des activités subversives, un homme qui a aidé son frère, un prêtre qui entraîne des jeunes à la guérilla (...) mon père, qui est communiste et nazi (...) Un homme qui m'avait battu comme un chien et

¹² Peter Gay, *op.cit.*, p. 79-80.

¹³ Micheline Enriquez, *Aux carrefours de la haine*, Paris, épi, s/d, p. 232

qui me traitait de débile quand j'étais un gamin (...) et j'espère, mon commandant, qu'il sera enfin puni »¹⁴

¹⁴ DEAP/DOPS Dossier *Informantes*, 1977